

OSTOVANI

BACCO DI NERVI

L'ATELIER CONTEMPORAIN



9/10/2016

SOMMAIRE

- 3 Bacco di Nervi
Farhad Ostovani
- 11 Jeunesse
Alain Lévêque
- 15 Farhad Ostovani et le Bacchus de Nervi
Alain-Madeleine Perdrillat
- 22 Les Oeuvres
- 78 Biographie
- 81 Bibliographie

BACCO DI NERVI

Pourquoi ai-je tout de suite été attiré par ce Bacchus ? Je ne sais pas. C'était en 2008, lors de mon premier séjour au Centre d'études (Study Center) de Bogliasco. Au cours d'une promenade dans un parc public qui donne sur la mer, je le rencontrai.

J'étais dans ce centre de la Fondation Bogliasco pour travailler à un projet inspiré par les Suites pour violoncelle seul de Jean-Sébastien Bach. C'était une œuvre que j'avais en tête depuis des années, avec laquelle je vivais depuis le temps de mon adolescence.

Mon logement se trouvait dans la villa Orbiana et mon atelier dans un jardin d'oliviers de la villa Rincon. Un paradis de calme et de lumière, avec une vue sur la Méditerranée : une situation parfaite pour se concentrer sur son travail.

Les communes de Bogliasco et de Nervi sont très proches, au nord de la Riviera italienne. Du Centre d'études quelques minutes suffisent pour aller à pied jusqu'à Nervi. Lors de ma première promenade à Nervi, je me retrouvai tout de suite dans le parc de Louxor, sur ma gauche, un petit parc qui descend vers la mer. Au milieu du parc se trouve un petit musée que je n'ai jamais réussi à visiter. Comme beaucoup de parcs en Italie, celui-ci est orné de statues et de fontaines. Des statues d'anges et de faunes, et de toutes sortes d'autres jolies

créatures mythologiques. Et c'est là, dans ce parc de Louxor, que j'ai rencontré Bacchus.

Ce dont je me souviens de cette première rencontre, c'est la vision d'un jeune homme en train de courir quelque part. Un beau visage, un sourire joyeux sur les lèvres, des yeux mi-clos. En fait, plus qu'il ne courait, il semblait vraiment voler. Courant dans les airs, volant joyeusement.

L'expression de son visage était si frappante qu'il me fallut un certain temps pour le reconnaître... pour voir que c'était un Bacchus. Je fus tout de suite attiré par lui. Je l'aimais, j'aimais sa légèreté, ses yeux mi-clos, comme s'il était ivre, saisi dans le plaisir d'un rêve.

Il n'était pas en bon état, avec une jambe complètement cassée, les mains cassées, et de mauvaises restaurations à différents endroits de son corps. Oui, il était bien mal en point à tout point de vue. Son cou et certaines parties de son torse avaient été refaits avec si peu de soin qu'il semblait malade.

Lors d'autres promenades dans le parc, je remarquai qu'à part moi, aucun autre promeneur ne lui accordait le moindre regard. Il y avait tout le temps des gens qui allaient et venaient, flânaient ou s'attardaient dans le parc. Parfois certains s'arrêtaient près d'autres statues, tournaient autour pour les

examiner sérieusement, en parlaient entre eux, ou prenaient une minute pour lire la notice sur la plaque, quand il y en avait une. Mais personne n'accordait d'attention à Bacchus. Personne ne tournait la tête pour le regarder.

Plus tard, quand j'ai commencé à prendre des photographies de lui, par curiosité certaines personnes le regardaient un instant puis passaient leur chemin sans montrer davantage d'intérêt. Peut-être est-ce la première raison qui fit que je m'intéressais à lui. Peut-être éprouvais-je de la tristesse

pour lui, pour sa solitude, pour le fait que personne ne le regardait ni ne s'intéressait à lui.

Après tout, il était encore un jeune homme de belle allure, avec ses yeux mi-clos et son sourire malicieux. Il était tout environné de grappes de raisin, certaines glissant dans ses cheveux, d'autres s'enroulant autour de son cou et tombant le long de son dos.

Au Centre d'études, je parlais à tout le monde de ce Bacchus. Qu'est-ce que je pouvais bien en dire ? Je ne m'en souviens plus vraiment... sans doute évoquais-je l'expression de son visage, cette remarquable expression de joie et de désir. Certains des résidents sont allés le voir. Mais ils n'ont fait presque aucun commentaire après leur visite.

À la fin de mon séjour d'un mois, je quittai Bogliasco et Bacchus, avec sans doute une vague impression d'amour inaccompli. J'avais pris de nombreuses photographies de lui et, de retour à Paris, j'installai deux d'entre elles sur la page Bureau de mon ordinateur. Quand je les regardais, je cherchais à comprendre l'attraction que ce visage, l'expression de ce visage exerçait sur moi. Était-ce sa légèreté joyeuse, cette sorte de gaieté que seul un homme jeune possède ?

2008

Cinq ans plus tard, je retournais à Bogliasco pour achever mon projet sur le Suites pour violoncelle de Bach. Et je retournais à Bacchus. Dès le lendemain de mon arrivée, je suis allé le voir.

- Ah, c'est toi ! Tu es donc revenu !

- Et toi ! Tu es toujours là. Encore en plus mauvais état qu'avant, plus cassé, plus blessé. Oui, mais toujours heureux ! Toujours courant, toujours volant, même avec ta jambe cassée et ta seule main, toujours plein de joie et de légèreté ! Toujours jeune !

Tu sais, on ne peut éprouver cette sorte de joie que si l'on est jeune...

Dis-moi, Bacchus, qu'est-ce qui te rend si heureux ? Est-ce que tu as bu ? Est-ce que tu as déjà quelques verres dans le nez ? Quelques verres pour la route ? Et où est-ce qu'elle mène, cette route ? Est-ce que tu planes ? Dis-moi un peu, tu ne serais pas amoureux ? Peut-être de l'une des statues voisines du parc... ou d'un être humain ?

Qu'as-tu donc en tête ? Et où vas-tu ? Et pourquoi tournes-tu le dos à la mer ?

Bacchus, je vois bien que tu es heureux, heureux que je sois revenu te voir. M'as-tu attendu ? M'attends-tu chaque jour ?

Je suis retourné le voir presque chaque jour à la même heure. À la fin de mon séjour à Bogliasco, je crois bien que je ne pouvais plus le quitter. J'avais pris des centaines de photographies de lui. De retour à Paris, j'ai commencé à travailler. Je continuais de le

regarder, de parler avec lui, de vivre avec lui, de le questionner, de lui répondre, sans trop savoir moi-même quelles étaient les questions et les réponses.

2015



Mon exposition à la Wolfsoniana¹, à Nervi, au sud de Gênes, commençait au début du mois d'octobre. J'y présentais le travail que j'avais fait à Bogliasco sur les Suites pour violoncelle de Bach, mais c'était aussi un hommage à Yves Bonnefoy.

Yves Bonnefoy disparut le 1er juillet 2016. Lors de ma dernière visite dans la maison où il était hospitalisé, je lui dis que j'allais avoir cette exposition en Italie et que le musée souhaitait présenter les livres que j'avais faits avec lui. Il ne pouvait plus guère parler mais il hocha la tête pour dire : « Oui, faites-le ».

Furent ainsi exposés, dans les élégantes vitrines art déco de la Wolfsoniana, les seize livres faits avec lui. Outre les œuvres inspirées par la Suite n°1 de Bach, qui constituaient mon projet principal, il y en avait d'autres, exécutées à Bogliasco en même temps, Oliviers de Bogliasco, et encore six autres sur le Bacchus de Nervi.

Je travaille sur son image depuis 2013. Chaque fois que je l'aborde, le résultat est différent : son visage reste le même mais son expression change. Jusqu'ici j'ai fait une trentaine d'images de lui, dont aucune n'est pareille à une autre.

Dans la plupart d'entre elles, Bacchus a bien son sourire malicieux, mais dans d'autres non, et dans d'autres encore il

devient une sorte de Bouddha. Je tenais à les présenter d'abord à Nervi, sa demeure. La Wolfsoniana est toute proche de lui et je l'avais rencontré là, pendant que je travaillais à mon projet de Bogliasco. À bien des égards, lui aussi était devenu mon projet !

Le jour même de mon arrivée à Bogliasco pour l'exposition, je suis allé au parc de Louxor mais son entrée était fermée, la grille entravée par une lourde chaîne. De retour au Centre d'études, j'appris que le parc était fermé parce qu'avait eu lieu un vol dans le petit musée qui s'y trouve, et qu'il allait rester inaccessible un bon moment.

J'éprouvai une curieuse impression : il fallait que je me débrouille, mais comment ? Et comment avais-je pu faire tout cela pour à la fin ne pas le voir. Il devait bien y avoir une solution, une façon de forcer l'entrée fermée. J'avais peu de temps pour y réfléchir : le lendemain, je devais aider à l'installation de mon exposition à la Wolfsoniana, et le jour suivant, c'était le vernissage.

Pendant l'inauguration de l'exposition, je rencontrai la directrice des musées de Gênes-Nervi. Elle me dit qu'elle aimait beaucoup l'exposition et qu'elle était fascinée par la série des têtes de Bacchus. Peut-être trouvait-elle singulier qu'un étranger



Grappe rouge - Pastel sur papier - 1998 - 15 x 13,5 cm

soit allé dans le parc de Louxor et se soit épris d'une statue toute dégradée à laquelle très peu de gens prêtaient attention. Je lui dis que j'étais bien déçu de ne pas pouvoir revoir le Bacchus pendant mon séjour puisque le parc était fermé. Elle me demanda aussitôt : « Quand voulez-vous aller le voir ? Est-ce que demain à 17 heures vous conviendrait ? Je ferai ouvrir la grille pour vous. »

Le lendemain, c'était un samedi, il faisait un temps gris et pleuvait un peu. À l'heure dite, j'étais à l'entrée du parc. Il y avait deux gardiens. Ils me demandèrent mon nom et me firent entrer. Je me retrouvais seul : le parc était à moi... et à Bacchus. Je me suis tout de suite dirigé vers lui. Il était là. Il ne me dit rien. Il ne me reconnut pas ! Dans la lumière grise, je lui trouvais l'air fatigué. Non

pas vieilli mais fatigué, et triste. Il y avait sur son visage une tristesse que je n'avais encore jamais vue. Il n'était plus le joyeux Bacchus que j'avais d'abord rencontré, courant, presque volant, pour livrer son panier de raisins. Son expression ne disait plus qu'une profonde solitude, sa joyeuse légèreté était partie.

Pourquoi son expression avait-elle changé ? Pourquoi était-il triste ? Était-ce parce que je l'avais capturé sur du papier, parce que j'avais porté atteinte à son âme ? Parce que de son âme j'avais fait quelque chose de matériel ?

En fait, je n'étais pas seul dans le parc. Je voyais les gardiens qui m'observaient d'un peu loin. Je ne pouvais pas être vraiment seul avec Bacchus pour lui poser mes questions... Il ne me parla pas, je ne lui parlai pas. La rencontre fut écourtée. Et tout ce que je pus voir clairement, ce fut l'expression de triste solitude sur son visage.

Avant de quitter Bogliasco, je téléphonai à la directrice pour la remercier de m'avoir fait ouvrir le parc. Je lui dis que j'avais trouvé Bacchus bien seul et triste. À quoi elle me répondit : « Ne vous inquiétez pas ! Il n'est pas seul ces jours-ci. Les gardiens sont vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans le jardin ! »

Était-ce moi ? Était-ce le temps gris ? Était-ce lui dans son jardin fermé, gardé vingt quatre heures sur vingt-quatre, déprimé par

la terne lumière d'un octobre pluvieux ? Qu'était-ce au fond ? Pourquoi était-il si triste ? Je sais que je dois y retourner, que je dois y aller.

*Farhad Ostovani
Tourtoirac, novembre 2016*

*Édité en anglais par Robert Bemis
(Traduit de l'anglais
par Alain Madeleine-Perdrillat)*



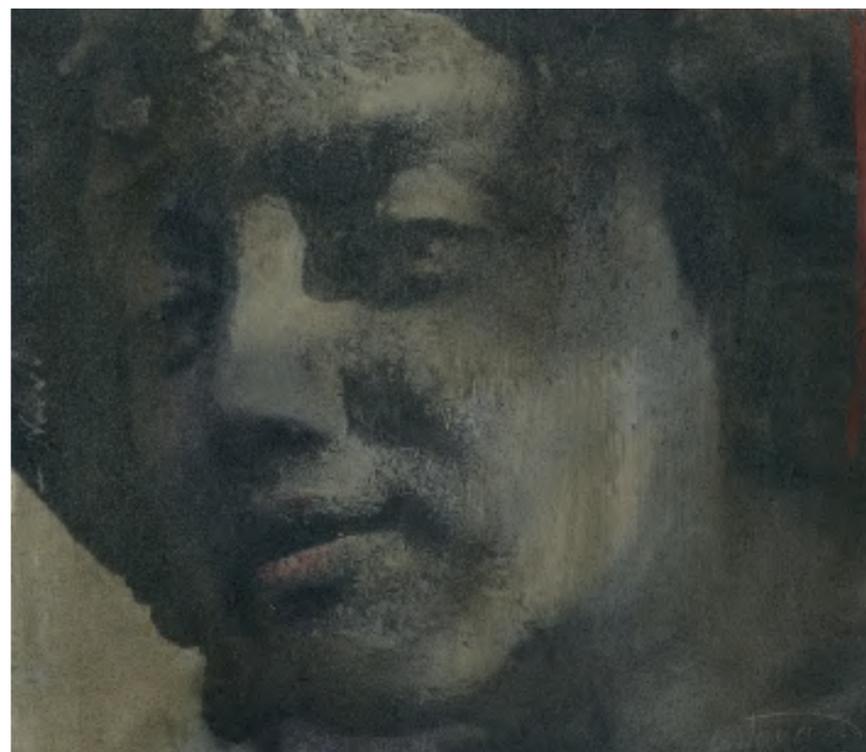
Bacco di Nervi Techniques mixtes
2016 - 22,5 x 20 cm



2015 - 42 x 29,5 cm

24



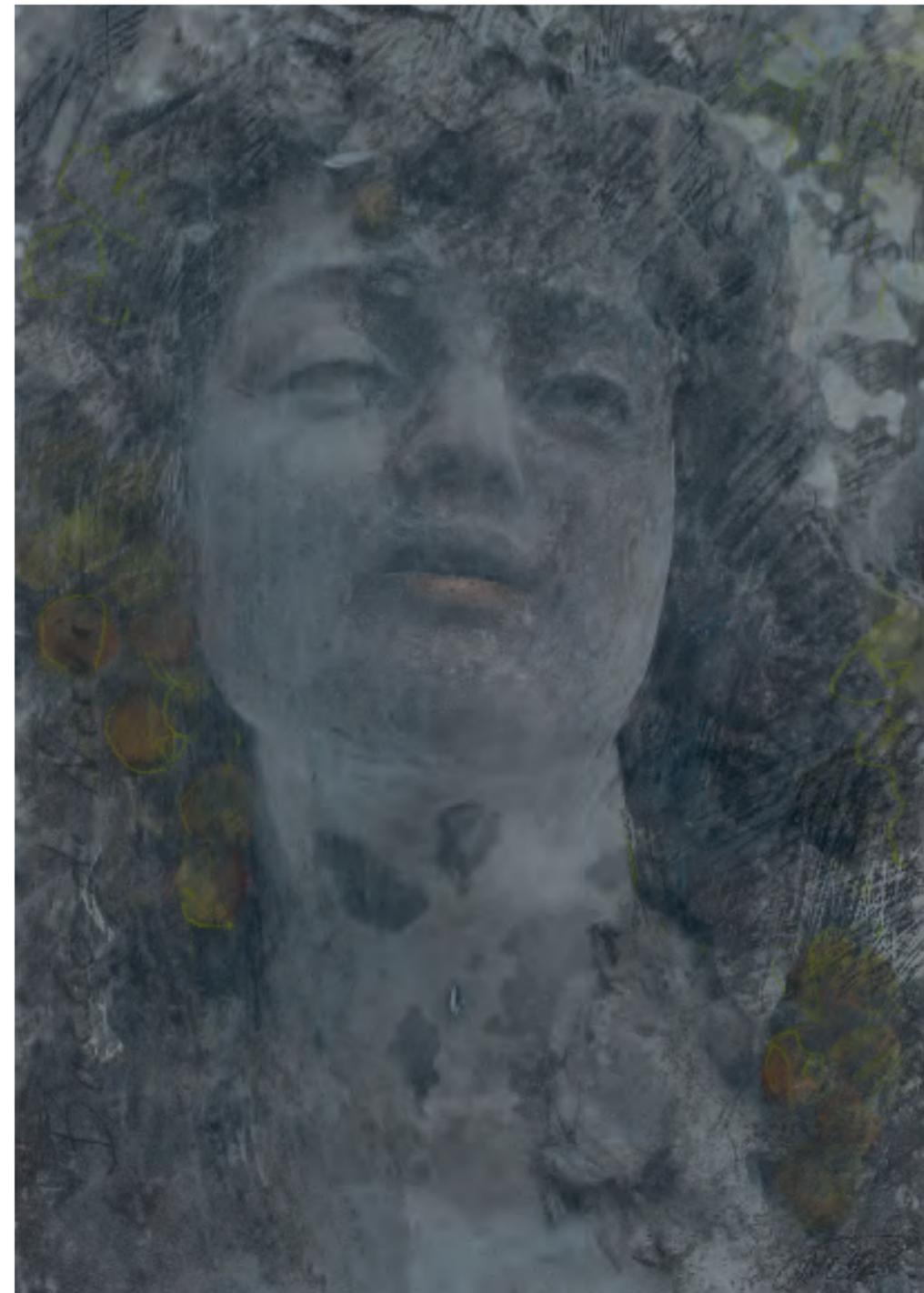


2016 - 22,5 x 20 cm



2016 - 22,5 x 20 cm

2015 - 42 x 29,5 cm





2016 - 22,5 x 20 cm



2015 - 42 x 29,5 cm



Collage, pastel sur papier
1984 - 76 x 56 cm
Collection privée - Californie, Mahasti Afshar

FARHAD OSTOVANI

Farhad Ostovani est né en 1950 à Lahijan, dans le nord de l'Iran, près de la mer Caspienne. Il vit à Téhéran jusqu'à vingt-deux ans et part alors pour l'Occident, pour y étudier puis pour y travailler. À Téhéran, il pratique le dessin et la peinture dès l'âge de douze ans ; il prend des leçons dans un cours privé, en commençant par copier les maîtres européens, mais aussi les portraits et paysages russes du début du xxe siècle.

Il quitte le cours privé après avoir achevé ses études au lycée, et entre au département des Beaux-Arts de l'université de Téhéran, avant d'intégrer, quatre ans plus tard, l'École des Beaux-Arts de Paris, où il passe un diplôme supérieur.

Farhad Ostovani a beaucoup voyagé au Moyen-Orient et il a vécu en Égypte, aux États-Unis et en Italie pendant de longues périodes (quatre ans en Italie). Après de fréquents passages par Paris, il décide de s'y installer, d'abord dans un atelier du faubourg Saint-Antoine puis rue de Bagnole, où se trouve toujours son atelier.

Sa première exposition eut lieu à l'Institut Français de Téhéran. À Paris, il a exposé à la galerie de l'Échaudé et travaillé avec la galerie Lambert-Rouland pendant près de douze ans. En 2009 se tient une grande exposition de ses œuvres au château de Tours, *Ut Musica Pictura*. Depuis 2010, il travaille avec la galerie Thessa Herold (qui a fermé ses portes en novembre 2018), dans le quartier du Marais, et la galerie Documents 15, à Saint-Germain-des-Prés.

Aux États-Unis, Farhad Ostovani a exposé à Los Angeles dans les galeries Herbert Palmer, Louis Stern Fine Arts et William Turner, et à Washington D.C. à la galerie Robert Brown. En Suisse, au musée Jenisch, à la galerie Arts et Lettres et à la Ferrari Art Gallery à Vevey, ainsi qu'à la galerie Rigassi à Berne. En Allemagne, au Morat-Institut für Kunst und Kunstwissenschaft, à Fribourg-en-Brigau, et au château Ettersburg près de Weimar. Aux Pays-Bas, à Amsterdam, dans le musée de la Maison de Rembrandt. En Italie, au musée Wolfsonian à Nervi, à la périphérie de Gênes.

En 1994, il rencontre le poète Yves Bonnefoy et Bernard Blatter, alors directeur du musée Jenisch à Vevey, en Suisse. Naît alors une double amitié qui aboutit à de nombreuses expositions et publications. La collaboration avec Yves Bonnefoy dure jusqu'au décès de celui-ci, en 2016. En 2013 les éditions des Cendres publient à Paris un recueil reprenant tous les textes qu'Yves Bonnefoy lui a consacrés.

En 2014, le poème d'Emily Dickinson *We talked between the rooms* traduit en français par Yves Bonnefoy et publié à Paris par les édi-

tions Michael Woolworth avec six gravures sur bois et lithographies de Farhad Ostovani, reçoit le prix Lurcat, que l'Académie des Beaux-Arts décerne en France au plus beau livre de bibliophilie de l'année.

Après avoir consacré de longues années de travail à des œuvres inspirées par les *Variations Goldberg* de Jean-Sébastien Bach, à partir de 2008 Farhad Ostovani, résident à la Fondation Bogliasco, en Ligurie (près de Gênes), entreprend une autre série inspirée par les *Suites* pour violoncelle seul du même musicien. Il retourne à nouveau dans cette fondation en 2013, pour terminer son travail sur la première de ces *Suites*.

Ces dernières années, l'essentiel de son travail consiste en des séries. Conçu à partir d'une même lithographie, le livre *Nuages* présente ainsi une petite série de travaux inspirés par certains détails d'œuvres de ses maîtres préférés : Fra Angelico, Piero della Francesca, Goya, Whistler et Mondrian. De même, commencée en 2013, la série intitulée *Bacchus* de Nervi réalise, à partir de photographies, différentes interprétations de la tête d'une statue de Bacchus découverte dans un parc public en Italie, près de Bogliasco, en 2008.

Ce livre a été imprimé en février 2019,
par l'imprimerie Graphius à Gand (Belgique).

Tirage limité à 500 exemplaires.

Les 15 premiers exemplaires numérotés
de 1 à 15 sont enrichis d'une lithographie
originale de Farhad Ostovani réalisée dans l'atelier de
Michael Wolworth (Paris).

Crédit photos :

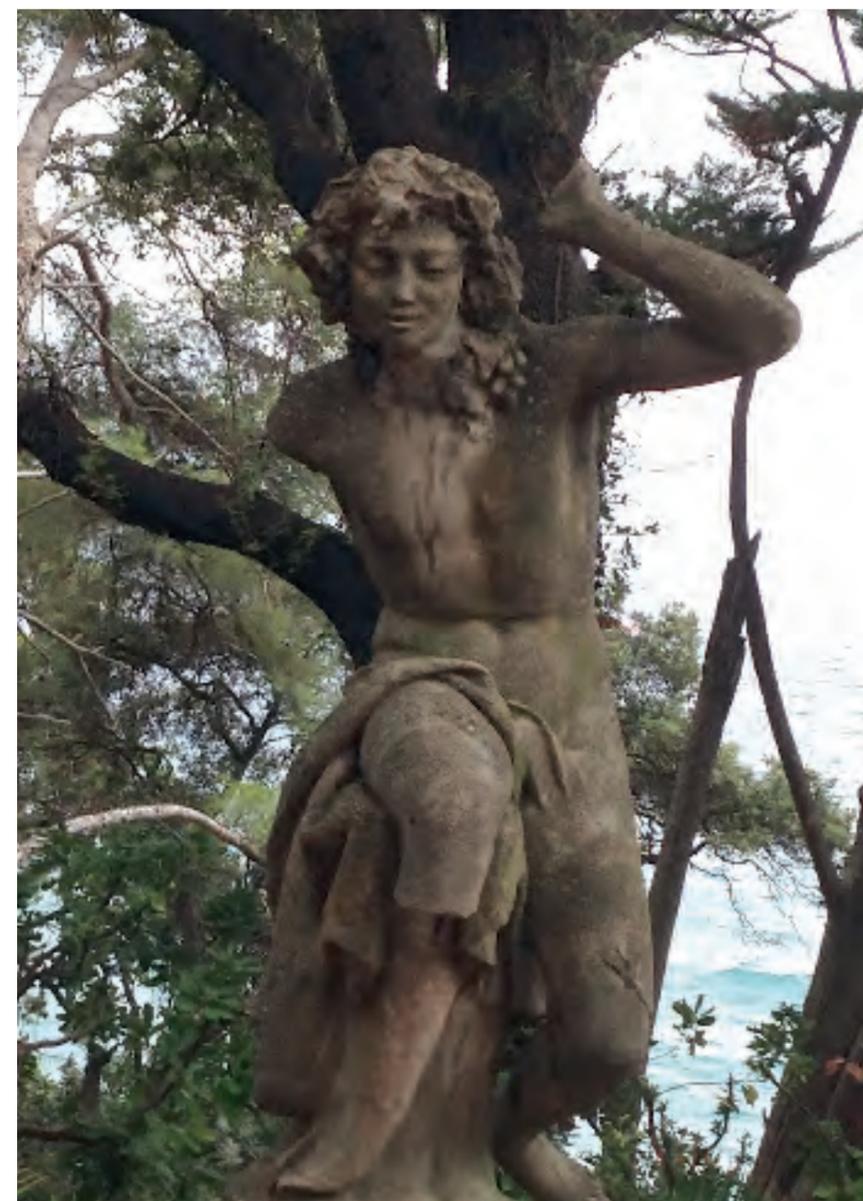
Alberto Ricci

Textes

Alain Lévêque

Alain-Madeleine Perdrillat

Farhad Ostovani



L'ATELIER CONTEMPORAIN
4, Boulevard de Nancy
F-67000 STRASBOURG
N° ISBN 979-10-92444-91-9